

## Paysages de Raymond Mason <sup>1</sup>

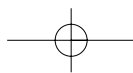
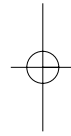
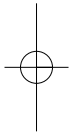
Nul œil en ce siècle qu'on puisse dire plus aigu dans la perception, plus rapide dans la saisie, plus exact dans l'intellection des distances, des rapports, des formes significantes, des valeurs de lumière et d'ombre, plus passionné d'obliger la vigne, la pierre que voici soudain dans ses griffes à être intensément elles-mêmes, à crier leur particularité à jamais unique à la seconde même où il les emporte dans sa musique qui est le tout retendu, restitué d'un seul afflux d'encre noire à son unité active. Il y a dans cette primauté du regard – qui fait du dessin un essor, un vol qui

---

1. Ce texte a paru une première fois en volume à l'occasion d'une exposition de Raymond Mason à la Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon en 1977.

emplit l'espace, une clameur d'épervier qui fond sur la proie – quelque chose de fatal presque plus que de rigoureux, c'est dévorer autant que connaître, précipiter le temps, pousser à la roue par quoi la vie remplace la vie dans la pérennité du visible : mais c'est donc aussi libérer l'énergie qui fuse de l'apparence qui craque, de l'exister déchiré, de la présence qui lève, et c'est avoir joie, ainsi, et confiance encore, là où l'œil usuel prendrait peur, c'est s'ouvrir à des intuitions qui sont une liberté inattendue, une ivresse, celle de l'éternel retour, par exemple, cette foi que Nietzsche a jugée moderne, et dont ces dessins, ces bas-reliefs me semblent comme avertis dans leur lumière de foudre. J'en suis sûr : la « représentation », et même la plus « réaliste » dans quelqu'une de ses façons, la plus impatiente à se défaire du rêve, peut être aujourd'hui, demain, la percée vers l'évidence perdue, le ressourcement de l'esprit, une fureur en tout cas, où l'être vibre à nouveau sur ses gonds de matière que l'invisible illumine... Rien qu'un trait comme celui de Raymond Mason, aimant autant que cruel, continu autant que brisé, ténébreux comme le dessous des pierres autant qu'étincelant comme la flaque à midi

l'été, et la terre remonte intacte de la brume  
des jeux sur le langage, l'art recommence, qui  
est vision, question sur ce qui est, querelle faite  
à l'énigme d'être.



## I

La production artistique de notre temps se réduit souvent à une mise en rapport de signes qui n'a pour fonction que de dire ce qu'a de différent des autres auteurs celui qui l'a agencée <sup>1</sup>. Comme le signe lui-même dans la pensée saussurienne, cet expérimentateur de relations entre signes ne semble avoir d'être que par cette différence qui l'institue mais en le gardant à des constructions essentiellement formelles, où s'efface le sens d'une autre recherche, celle que nous faisons de nous-mêmes dans les hasards d'une vie vouée à son heure et à son lieu.

---

1. Ce texte, revu pour la présente édition, a d'abord paru dans *Raymond Mason*, éditions du Centre Georges-Pompidou, 1985 : catalogue de l'exposition consacrée à R. Mason du 11 septembre au 11 novembre 1985.

Cet art, faut-il dire ce jeu, dénie donc la valeur de la finitude, de ses engagements sans retour. Et cela peut se comprendre. Des sciences nous ont montré que nous sommes traversés de forces qui, au plan de conscience introspective où nous cherchons à nous ressaisir, semblent déconnectées les unes des autres. Et la croyance ne nous permet plus guère l'expérience d'un Dieu qui porterait unité dans cette relation à nous-mêmes. Dans ces conditions, nos langues peuvent bien nous paraître de simples hypothèses pour la connaissance de la matière ou pour l'action : hypothèses à jamais incomplètes, à chaque instant fallacieuses, mais elles n'en semblent pas moins, radeaux jetés sur tout ce non-être, la seule réalité à laquelle nous puissions prétendre. Pour ces artistes de notre temps, il n'y aurait ainsi de réel que le langage.

Or, s'il est vrai que l'Occident a longtemps été pénétré de la conviction qu'il y a de l'être hors langage, c'est un fait qu'à toutes les époques, déjà, des parlars particuliers, personnels, s'ajoutaient à celui du groupe par des expériences, des rêveries, qui tendaient à les refermer sur eux-mêmes. Même quand il

atteste « la réalité rugueuse à étreindre », Rimbaud reste Rimbaud, avec au cœur de ses mots de l'impartageable. Chez lui encore quelque chose comme un être de sa parole se maintient en présence et même en dépit de son désir de connaître et de réformer la réalité comme telle. C'est d'ailleurs ce que ne peut que confirmer la pensée, omniprésente aujourd'hui, qui postule qu'un inconscient on ne peut plus personnel est actif en tout sentiment ou jugement. Il est donc assez naturel qu'ainsi préparé par son propre passé, notre siècle qui prend conscience de l'arbitraire du signe se laisse fasciner dans sa recherche artistique par le possible qui en résulte, et se plaise à voir mots et formes se nouer et se dénouer à leur plan propre.

Mais ce plaisir n'est pas sans danger, si vraiment ceux qui œuvrent ainsi se détachent de la réalité du dehors, laquelle existe, la vie et la mort en sont bien la preuve. Ce qui va s'accroître, en effet, dans ces créations de mondes pour rien, c'est la peur d'exister, c'est l'incompréhension du bien qui résulte du fait qu'on se sait mortel. D'où des pensées qui seront naïves, et parfois même de l'imposture.